

*Faire cas en recherche qualitative et quantitative*¹

Charles C. Ragin, Ph. D.

Université de Californie, États-Unis

Résumé

Faire cas est fondamental dans la pratique des sciences sociales. Les chercheurs s'emploient activement à « faire cas » afin de faire face à la complexité et à la spécificité des phénomènes sociaux. Les faits sont plus souples lorsqu'ils peuvent être représentés comme de multiples instances d'une catégorie. Les chercheurs quantitatifs et qualitatifs invoquent des cas les uns et les autres. Cependant, les deux discours sont très différents, malgré des similitudes formelles. Les chercheurs quantitatifs privilégient les cas tirés de populations importantes, considérées comme acquises, et mettent en œuvre des stratégies analytiques de nature inclusive : plus il y a de cas, mieux c'est. Les chercheurs qualitatifs, en revanche, abordent les cas de manière itérative et dynamique. La constitution des cas évolue au fur et à mesure que l'on en apprend davantage sur chaque cas. Les cas qui en résultent ont tendance à être fondés sur des faits et bien circonscrits. Cet essai offre un aperçu de ces approches divergentes du faire cas, en soulignant leur caractère distinct.

Mots clés

FAIRE CAS, RECHERCHE QUALITATIVE, RECHERCHE QUANTITATIVE, ERREUR DE TYPE I, ERREUR DE TYPE II, POPULATION, NOMBRE DE CAS

Introduction

Tout ce qui arrive une fois peut ne jamais se reproduire. Mais tout ce qui arrive deux fois arrivera sûrement une troisième fois.
(Coelho, 1993, p. 157)

Pour paraphraser Coelho, chaque instance circonscriptible est unique dans sa spécificité; lorsque nous considérons deux instances comme plus ou moins « identiques », nous devons généralement invoquer une sorte de catégorisation qui, à son tour, ouvre la possibilité de manifestations multiples. En sciences sociales, la catégorisation la plus fondamentale et la plus conséquente est le « cas ». La volonté des chercheurs en sciences sociales d'invoquer des cas et de se concentrer sur les modèles au travers des cas comme clé de la généralisation distingue les sciences sociales des

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 28 – pp. 44-51.

FAIRE CAS

ISBN 978-2-925374-27-5- <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

sciences humaines où l'accent est souvent mis sur le défi de représenter la spécificité de chaque cas. L'analyse de cas est fondamentale pour la pratique des sciences sociales; on pourrait dire qu'elle est l'acte de recherche par excellence en sciences sociales. Les chercheurs « font cas » avec leurs faits afin de clore les questions difficiles liées à la conceptualisation et à la conception de la recherche et de permettre ainsi la réalisation d'analyses croisées. Une fois que les faits sont présentés sous la forme de cas multiples, ils peuvent être comparés et confrontés, ce qui permet la généralisation empirique – un objectif clé de la recherche en sciences sociales (Ragin 1992).

Les faits empiriques sont infinis dans leur complexité, leur spécificité et leur contextualité. Faire cas concentre l'attention sur des aspects spécifiques et limités de cette infinité, mettant en évidence certains aspects pertinents et en occultant beaucoup d'autres. En bref, faire cas fournit des œillères bien nécessaires, permettant aux chercheurs de voir à travers, ou au-delà, de la complexité. Des faire cas différents fournissent des œillères différentes, des résultats différents et des liens différents avec la théorie, les ouvrages de recherche et les communautés de recherche. Faire cas situe la recherche dans le vaste domaine des sciences sociales, la liant aux efforts de certains chercheurs et coupant ses liens avec d'autres (Ragin 2009).

Les chercheurs quantitatifs et qualitatifs invoquent tous les deux des cas. Cependant, ces deux discours sont très différents, malgré plusieurs similitudes formelles. La suite de ce texte esquisse ces différentes invocations, en mettant l'accent sur le caractère distinctif de chaque approche.

Faire cas dans la recherche qualitative

La recherche qualitative commence souvent par un intérêt pour des phénomènes, des résultats ou des contextes spécifiques. Dans un premier temps, la définition du phénomène est fluide et ouverte à la révision et à la reformulation. On s'attend généralement à ce que ce qui fait cas dans le phénomène soit précisé au fur et à mesure que l'on en apprend davantage, la plupart du temps par une recherche approfondie au niveau du cas. Ainsi, l'accent initial est souvent mis sur les « bonnes » instances du phénomène en question, et il y a un va-et-vient entre l'identification des « bonnes » instances et la spécification de ce qui fait cas dans le phénomène.

Les chercheurs qualitatifs construisent diverses manières de faire cas. Au niveau formel, la recherche se concentre souvent sur une catégorie spécifique de phénomènes, ses caractéristiques constitutives et les conditions et processus antécédents pertinents. En d'autres termes, après avoir établi « ce qu'il est », les chercheurs se concentrent sur « comment cela se produit? ». Les similitudes entre les instances du phénomène en question sont un élément clé de ce type de recherche. Si la recherche de similitudes s'avère improductive, les chercheurs peuvent « re-faire cas » à partir de leurs

manifestations, souvent dans le but de différencier les types de cas (George & Bennett, 2005).

Du point de vue de la recherche quantitative conventionnelle, l'approche qualitative que nous venons d'esquisser peut sembler ridicule. Tout d'abord, l'explicandum est plus ou moins le même dans toutes les manifestations. Ainsi, la « variable dépendante » ne varie pas de manière substantielle et, par conséquent, il y a peu de « variation » à expliquer. Deuxièmement, parce que le chercheur qualitatif a sélectionné des cas qui ont une gamme limitée de valeurs sur le résultat (c'est-à-dire sur la « variable dépendante »), les corrélations entre les conditions antécédentes et le résultat sont nécessairement atténuées (King et al., 1994), ce qui conduit, à son tour, à des erreurs de type II abondantes (c'est-à-dire accepter l'hypothèse nulle et conclure à tort que les conditions antécédentes ne sont pas pertinentes pour le résultat). Troisièmement, et de manière plus générale, en raison de l'accent mis sur l'analyse approfondie de cas, l'approche qualitative est nécessairement limitée à de petits nombres, ce qui, du point de vue de la recherche quantitative conventionnelle, pose de réels obstacles à l'utilisation de l'évaluation probabiliste et à l'utilisation de techniques multivariées sophistiquées – deux outils inférentiels essentiels.

Le chercheur qualitatif répondra que les spécialistes des sciences sociales disposent de nombreux outils analytiques autres que ceux basés sur la corrélation, et qu'il existe de nombreux modes d'analyse empirique qui ne sont pas axés sur le problème de la prise en compte de la variation d'une variable dépendante par le biais d'une forme d'analyse corrélationnelle. Par exemple, l'identification d'une condition antécédente partagée par les instances d'un résultat peut signaler l'existence d'une condition nécessaire à ce résultat. De même, l'absence de conditions antécédentes partagées peut indiquer qu'il existe différents types de résultats et que la prochaine étape du chercheur doit consister à « re-faire cas » à partir des mêmes faits, sur la base de l'identification des principales différences entre les types (George & Bennett, 2005).

Faire cas dans la recherche quantitative

La recherche quantitative a tendance à être plus déductive que la recherche qualitative. Le va-et-vient entre les cas et les concepts qui sont au cœur de la recherche qualitative sont presque totalement étrangers à la recherche quantitative qui met l'accent sur la vérification des hypothèses. Pour que la recherche quantitative puisse être menée à bien, les cas doivent être nombreux, indépendants les uns des autres et homogènes en ce qui concerne le fonctionnement des conditions causales. En outre, ils doivent être tirés d'une population bien définie. Les populations des sciences sociales quantitatives sont souvent données ou considérées comme acquises. La clé est que la population à observer (c'est-à-dire les cas) doit être circonscrite; sinon, le biais d'échantillonnage ne peut être évalué.

Souvent, la définition de la population pertinente dans la recherche quantitative est contestable. Prenons l'exemple d'une recherche sur les causes des protestations massives dans les pays du tiers monde contre les mesures d'austérité imposées par le Fonds monétaire international (FMI) comme conditions à la restructuration de la dette. S'il est possible d'identifier les cas positifs (c'est-à-dire les pays qui manifestent), l'ensemble des cas négatifs pertinents est quelque peu arbitraire. L'étude devrait-elle inclure tous les pays moins développés comme candidats à la protestation contre le FMI? Les pays moins développés ayant un niveau d'endettement élevé? Les pays moins développés et débiteurs ayant récemment négocié leur dette? Les pays moins développés, débiteurs, soumis à une conditionnalité sévère du FMI? Chaque rétrécissement de l'ensemble des cas pertinents réduit le nombre de cas disponibles pour l'analyse quantitative, ce qui, à son tour, compromet l'utilisation possible des techniques d'inférence. Il est compréhensible que les chercheurs quantitatifs évitent généralement les populations étroitement circonscrites. Lorsque les nombres sont petits, les erreurs standard sont importantes, et il est plus difficile de générer des résultats statistiquement significatifs. C'est pourquoi les chercheurs quantitatifs ont tendance à se tromper en étant trop inclusifs. Dans l'exemple que nous venons de présenter, par exemple, la solution typique pourrait être d'utiliser tous les pays moins développés et d'inclure le niveau d'endettement et l'ampleur des renégociations du FMI comme variables « indépendantes ».

Si cette solution semble plausible, du moins en apparence, il y a un monde de différence entre l'utilisation du niveau d'endettement et de l'ampleur des renégociations du FMI comme variables indépendantes, d'une part, et l'utilisation de ces mêmes variables pour circonscrire la population des candidats pertinents pour la protestation contre le FMI, d'autre part. Non seulement ces deux utilisations sont très différentes d'un point de vue mathématique, mais elles le sont également du point de vue du faire cas. Les utiliser en tant que variables indépendantes implique un cas qui englobe tous les pays moins développés comme candidats à la protestation contre le FMI; les utiliser pour circonscrire la population pertinente déplace le cas vers un sous-ensemble relativement petit, mais clairement délimité de pays moins développés – ceux qui satisfont à certaines conditions antécédentes.

Il n'est pas largement reconnu que l'augmentation du nombre de cas entraîne un risque accru d'erreurs de type I – rejeter par erreur l'hypothèse nulle de l'absence de relation. Si le nombre de cas est artificiellement élargi en incluant des cas négatifs non pertinents (c'est-à-dire des cas qui ne sont pas des candidats plausibles pour le résultat en question), les corrélations entre les variables causales et les variables de résultat sont susceptibles d'être faussement gonflées (Mahoney & Goertz, 2004). Cette inflation artificielle se produit parce que les cas négatifs non pertinents sont fortement susceptibles d'avoir des scores faibles à la fois sur les variables indépendantes et sur le résultat, et donc de sembler confirmer la théorie, alors qu'en fait ils sont simplement

non pertinents. L'analyse corrélationnelle est complètement symétrique dans son calcul; par conséquent, un cas avec des valeurs faibles (ou nulles) à la fois sur les variables causales et les variables de résultat est tout aussi bien confirmé par la théorie qu'un cas avec des valeurs élevées sur les deux. Il est important de noter également qu'un nombre de cas artificiellement gonflé augmente également le risque d'erreurs de type I en réduisant la taille des erreurs types estimées, ce qui, à son tour, rend la signification statistique plus facile à atteindre.

Le chercheur quantitatif répondra en faisant valoir que l'un des objectifs centraux des sciences sociales est la connaissance générale et que l'étude de populations plus larges et plus inclusives sert plus directement cet objectif que l'étude d'ensembles de cas étroitement circonscrits. En outre, la préoccupation concernant les erreurs de type I peut être résolue en utilisant un niveau de signification plus strict ou en appliquant d'autres correctifs techniques qui protègent contre l'erreur systématique. Enfin, les modèles intégrant l'interaction statistique peuvent être utilisés pour traiter les conditions causales pertinentes qui permettent l'impact d'autres conditions causales. En bref, les deux camps ont des justifications bien établies pour leurs pratiques analytiques de base.

Le faire cas des cas « non confirmants »

Le contraste entre les deux approches du faire cas est mis en évidence par leur vision différente des cas « non confirmants », parfois appelés cas « négatifs ». Malheureusement, l'étiquette de cas *négatif* a deux significations différentes dans la littérature de recherche. Souvent, l'étiquette est attachée aux cas qui n'ont pas réussi à montrer le résultat en question. Par exemple, dans une étude sur l'impact politique des organisations de mouvements sociaux (OMS), les cas négatifs seraient des OMS qui, pour une raison quelconque, n'ont pas eu d'impact. Cependant, l'étiquette cas *négatifs* est également utilisée pour différencier les cas qui infirment la théorie de ceux qui la confirment. Par exemple, une OMS qui disposait de l'ensemble des ressources nécessaires pour avoir un impact politique, mais qui n'a pas réussi à le faire, serait qualifiée de cas négatif. De même, une OMS qui ne disposerait pas de ces mêmes ressources, mais qui aurait néanmoins un impact sur les politiques serait également décrite comme un cas négatif, car elle contredirait elle aussi les attentes théoriques.

Pour éviter toute confusion, le présent document utilise le terme négatif pour désigner les cas qui n'ont tout simplement pas réussi à produire le résultat visé. En outre, la distinction entre non confirmant et confirmant peut être croisée avec la distinction entre positif et négatif. Le Tableau 1 illustre la différence entre positif/négatif et confirmant/non-confirmant, en utilisant un tableau 2x2 croisant la présence/absence d'un résultat et la présence/absence d'une cause. Les cas dans la cellule (1,1), cause présente/résultat présent, sont positifs et confirmants, tandis que les cas dans la cellule (0,0), cause absente/résultat absent, sont négatifs et confirmants. Les

Tableau 1

Tableau croisé d'une condition causale et d'un résultat

	Cause absente (0)	Cause présente (1)
Résultat présent (1)	cellule (0,1) : positif et non confirmant	cellule (1,1) : positif et confirmant
Résultat absent (0)	cellule (0,0) : négatif et confirmant	cellule (1,0) : négatif et non confirmant

cas de la cellule (0,1), cause absente/résultat présent, sont positifs mais non confirmants, tandis que les cas de la cellule (1,0), cause présente/résultat absent, sont négatifs et non confirmants.

Les chercheurs quantitatifs qui utilisent des techniques corrélacionnelles ont une vision non nuancée de ce tableau. Le principe de base de l'analyse corrélacionnelle est l'évaluation du degré de parallélisme entre deux séries de valeurs dans des cas comparables. Ainsi, la corrélation est forte et va dans le sens attendu lorsqu'il y a le plus grand nombre possible de cas résidant dans les cellules (1,1) et (0,0) – qui comptent toutes deux en faveur de l'argument causal, à égalité, et le plus petit nombre possible de cas résidant dans les cellules (1,0) et (0,1) – qui comptent toutes deux contre l'argument causal, à égalité également. En bref, dans la recherche quantitative conventionnelle, les cas sont simplement confirmants ou non confirmants; aucun autre « cas » n'est impliqué. Bien sûr, comme indiqué précédemment, les cas inclus dans une analyse doivent être des candidats plausibles pour le résultat, donc dans un sens ils sont « considérés comme cas » avant d'être soumis à l'analyse corrélacionnelle.

Les chercheurs qualitatifs ont une vision très différente du même tableau. Les cas résidant dans la cellule (1,1) sont au centre de l'enquête. Ce sont les cas où la dynamique causale étudiée peut être observée et racontée. Les cas de la cellule (0,0) ont peu à offrir au chercheur qualitatif, car ils ne sont ni des manifestations de la cause ni des manifestations du résultat. Ils n'offrent donc que des possibilités très limitées d'analyse au niveau du cas. En revanche, dans la recherche quantitative, les cas résidant dans la cellule (0,0) ont une importance analytique égale à celle des cas de la cellule (1,1).

Les cas résidant dans la cellule (0,1) sont également très importants pour la recherche qualitative, surtout si l'on considère leurs implications pour le faire cas. Ces cas remettent en question le faire cas initial des cas positifs, c'est-à-dire les circonstances de l'issue. Dans la mesure où il existe des cas où le résultat n'a pas fait l'objet d'une hypothèse, le chercheur peut soupçonner que le résultat a été « mis en

cas » trop largement et qu'il doit être « re-mis en cas ». Prenons, par exemple, l'étude de Howard Becker (2015) intitulée *Becoming a marijuana user*. Il a constaté que certains consommateurs de marijuana ne passaient pas par l'ensemble standard d'étapes qu'il a documenté pour la plupart des utilisateurs. En d'autres termes, il a trouvé des cas résidant dans la cellule (0,1) (résultat présent/cause absente) de notre tableau. Becker a observé que ces utilisateurs ne consommaient pas la marijuana pour le plaisir, mais pour l'apparence. Il a traité ces cas non-confirmants en reformulant son résultat en « consommateurs de marijuana pour le plaisir » et a été en mesure d'abandonner les cas non-confirmants de la cellule (0,1) à la cellule (0,0), car ils n'étaient plus des manifestations positives du résultat central – consommateurs de marijuana pour le plaisir.

Enfin, les cas dans la cellule (1,0) sont également d'une valeur substantielle pour le chercheur qualitatif, car ils ont aussi des implications claires pour le faire cas. Les cas (1,0) exposent la cause, mais pas le résultat. Les chercheurs qualitatifs posent généralement la question suivante dans de telles situations : quel résultat s'est produit à la place? Et quelles conditions causales pertinentes distinguent ces cas des cas positifs/confirants? L'analyse des résultats alternatifs peut aider à affiner l'analyse du résultat central. Plutôt que de reléguer les cas (1,0) au vecteur d'erreur, une pratique quantitative courante, les chercheurs qualitatifs interprètent les cas non confirmants comme une opportunité d'affiner le faire cas du résultat central, tout en développant des faire cas pour les cas du « que s'est-il passé à la place ».

Conclusion

Le fait que les chercheurs qualitatifs et quantitatifs invoquent tous deux des cas est un point commun important, qui réunit différentes approches de la recherche sous la bannière des sciences sociales. Dans les deux domaines, les cas permettent l'analyse. Pourtant, les différences entre les deux approches sont frappantes. Dans la recherche quantitative, le faire cas intervient principalement avant l'analyse des relations. Une fois établis en termes de populations et d'échantillons, les faire cas sont rarement révisés. En revanche, le faire cas dans la recherche qualitative est dynamique et itératif, et les faire cas révisés sont courants au fur et à mesure que les chercheurs approfondissent leur connaissance des cas.

Note

¹ Traduit par Marc-Henry Soulet.

Références

- Becker, H. S. (2015). *Becoming a marijuana user*. University of Chicago Press.
- Coelho, P. (1993). *The alchemist* (trad. Alan R. Clarke). Harper Perennial.
- George, A., & Bennett, A. (2005). *Case studies and theory development*. MIT Press.
- King, G., Keohane, R., & Verba, S. (1994). *Designing social inquiry: Scientific inference in qualitative research*. Princeton University Press.
- Mahoney, J., & Goertz, G. (2004). The possibility principle: Choosing negative cases in comparative research. *American Political Science Review*, 98(4), 653-669.
- Ragin, C. (1992). Casing and the process of social inquiry. Dans C. Ragin, & H. S. Becker (Éds), *What is a case?* (pp. 217-226). Cambridge University Press.
- Ragin, C. (2009). Reflections on casing and case-oriented research. Dans D. Byrne, & C. Ragin (Éds), *The Sage handbook of case-based methods* (pp. 522-534). Sage Publications.

Pour citer cet article :

Ragin, C. C. (2023). Faire cas en recherche qualitative et quantitative. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (28), 44-51.

Charles C. Ragin est professeur de sociologie à l'Université de Californie à Irvine. Il a beaucoup contribué, par ses nombreuses publications, à documenter et à combler le fossé entre méthodologie quantitative et méthodologie qualitative. Il a reçu en 2014 le prix Paul Lazarsfeld décerné par la section méthodologie de l'Association Américaine de Sociologie en reconnaissance de sa contribution exceptionnelle à la méthodologie sociologique. Il a notamment dirigé, en collaboration avec Howar Becker, l'ouvrage *What is a case? Exploring the foundations of social inquiry*.

Pour joindre l'auteur :

cragin@uci.edu